

Laval théologique et philosophique



Lexique saint Bonaventure, publié sous la direction de Jacques-Guy BOUGEROL, O.F.M., Paris, Éditions Franciscaines, 1969 (19 X 24 cm), 144 pages, 20 francs

Paul-Émile Langevin, s.j.

Volume 28, numéro 1, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020279ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020279ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langevin, P.-É. (1972). Compte rendu de [*Lexique saint Bonaventure*, publié sous la direction de Jacques-Guy BOUGEROL, O.F.M., Paris, Éditions Franciscaines, 1969 (19 X 24 cm), 144 pages, 20 francs]. *Laval théologique et philosophique*, 28(1), 86–87. <https://doi.org/10.7202/1020279ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1972

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

« Une philosophie qui s'occupe du destin humain doit donc non seulement avouer ses images, mais s'adapter à ses images, combiner le mouvement de ses images » (Bachelard, cité p. 51).

Nous avons retrouvé la fontaine : l'imagination, cette faculté maîtresse en l'homme, la source de sa créativité. C'est par elle que Bachelard a réhabilité l'irrationnel et ainsi élargi les cadres rigides du rationalisme classique. L'homme était malade, séparé du monde, fendu en deux : esprit et instincts. Il faut dépasser cette maladie, rompre avec cette aliénation, assurer la conversion et « retrouver la joie d'être un homme ». Une méditation sur les instants permet de passer de l'ontologie de l'imagination à une éthique de la désaliénation. Mais il faut alors d'abord découvrir l'archétype fondamental : celui de l'enfance qui est le symbole de la vocation humaine. « L'enfance véritable, conçue à la fois comme un vœu et comme une tâche, est à créer » (p. 11). Retrouver l'enfance perdue, c'est à la fois créer le passé et inventer l'avenir. « L'enfance est bien cette Siloé, cette source qui peut permettre à l'homme de vivre heureux » (p. 116). Mais il existe des conditions pour pouvoir marcher vers Siloé.

La première, c'est de se retrouver soi-même : seul l'homme réconcilié avec lui-même, ayant accordé en lui-même « animus » et « anima », saura être heureux. Il doit donc explorer l'irrationnel et l'intégrer à une raison élargie. Mais il doit aussi se réconcilier avec le monde. Ayant trouvé le bonheur d'être soi dans une créativité incessante, il doit être cet homme heureux dans sa relation au monde. Il devra se reconnaître né de la terre et, après la rupture obligée, retrouver cette Nature qui le produit. Il ne doit pas seulement la regarder mais l'aimer ; pas seulement l'interroger, mais l'admirer, s'émerveller et louer. Il ne sera plus crispé, il ne sera plus angoissé, il ne sera plus étranger : l'harmonie se refait et le monde devient le lieu d'une rencontre extatique. Et alors il reste à retrouver autrui, à ouvrir la solitude. Sympathie, amour, fidélité, vérité, bonté : voilà les chemins pour vaincre l'instant, dépasser la solitude et rencontrer l'autre. Il existe une possibilité de

communication au niveau de l'affectivité. Il faut avoir le courage de l'exploiter.

Ce volume ouvre des perspectives importantes pour notre monde exacerbé par l'image et toujours tiraillé entre la raison et l'imagination. Dans un style limpide, Madeleine Préclaire nous conduit dans cette recherche difficile et passionnante. Il faut enfin noter qu'elle éclaire fort heureusement la pensée de Bachelard par celle de Bergson. Non seulement elle « usurpe » le titre bergsonien par excellence en qualifiant Bachelard de « philosophe de la durée », mais elle fait clairement ressortir la fécondité de la rencontre de ces deux assoiffés des sources. En montrant dans l'œuvre bachelardienne « un essai de bergsonisme discontinu » (p. 94) elle met peut-être en veilleuse les « seuils » de la pensée bergsonienne. C'est là un bien mince reproche face à cette magistrale étude qui mérite un bon moment de méditation.

Roger EBACHER

Lexique saint Bonaventure, publié sous la direction de Jacques-Guy BOUGEROL, O.F.M., Paris, Éditions Franciscaines, 1969 (19 × 24 cm), 144 pages, 20 francs.

Ce petit volume, qui n'a pas la prétention de livrer tout le « lexique » employé par saint Bonaventure, se présente bien, avec une typographie aérée, une impression fort nette. Environ 200 mots s'y trouvent analysés. Les notices sont de longueur fort inégale : elles vont de quelques lignes à neuf colonnes de texte. Nous ne savons quelles orientations les auteurs de l'ouvrage ont voulu lui donner, pas plus que les raisons qui ont guidé leur choix des mots rubriqués et de la longueur accordée à chaque notice. Nous ne voyons pas quel intérêt présentait l'étude des mots (latin) *a, ad, cum, de, per* dans ce lexique limité. Pourquoi le thème *création* reçoit-il un développement de moins d'une colonne, alors que le mot *contuitio* (vision, intuition) est analysé sur plus de huit colonnes. Les auteurs du lexique écrivent dans la « présentation » que « les notices comportent, selon l'importance du mot chez saint Bonaventure, la définition ou les

différentes définitions, des explications doctrinales et une bibliographie ». Mais il semble bien que ce soit l'« inspiration » du collaborateur, plutôt que le directeur de l'œuvre, qui ait déterminé l'ampleur — et peut-être le choix — des notices. Autrement, les mots *analogia, cognitio, persona, revelatio*, par exemple, auraient été traités avec plus de soin. Plus d'un usager du lexique se demandera pourquoi la rubrique *péché* n'y figure pas, alors qu'on trouve les notices *necessitas peccandi, potentia peccandi, peccatum originale*.

Vu que les auteurs ont pris soin de traduire en cinq langues modernes (français, anglais, allemand, espagnol, italien) les rubriques indiquées en latin — ce qui est bien fait —, nous aurions aimé que figurent à la fin de l'ouvrage des « index de rubriques » rédigés dans les six langues utilisées.

Bien que lacunaire et de valeur inégale, — nous remarquerons volontiers que les notices signées par Jean Pierre Rezette, O.F.M. (Louvain) sont d'ordinaire d'une bonne qualité, — ce lexique demeure une œuvre très utile. Bon nombre d'articles traitent avec l'ampleur et la précision désirées des thèmes d'importance, tels *beatitudo, exemplar, fides, gratia*. Les notices sont d'ordinaire bien nourries ; elles comportent des divisions nettes qui en rendent la consultation aisée, ainsi que des bibliographies parfois riches. Il aurait été facile toutefois, croyons-nous, d'améliorer souvent cette dernière section des notices. Les auteurs n'ont pas tenté de gonfler l'ouvrage à l'aide de citations de textes ; ils font préféré à bon droit multiplier les références aux écrits de saint Bonaventure. Théologiens, philosophes, spirituels et médiévistes trouveront en ce lexique des pistes de recherche, une somme de points de vue « bonaventuriens » enrichissante.

Paul-Émile LANGEVIN, S.J.

Jean DAUVILLIER, *Les temps apostoliques — 1^{er} siècle*, Paris, Éditions Sirey, 1970 (16 × 24 cm), 744p.

Voici un maître-livre sur les origines du christianisme. Même si l'accent porte sur

l'histoire du droit et des institutions, tout est touché et abordé avec compétence.

Qu'on en juge seulement par les titres des huit parties de l'ouvrage : I — Les cadres. II — Les sources. III — La hiérarchie primitive. IV — La structure des communautés chrétiennes. V — Les moyens de sanctification. VI — La justice dans les communautés chrétiennes. VII — Les finances de l'Église aux temps apostoliques. VIII — Les rapports avec l'extérieur.

L'impression finale est qu'il ne reste plus rien à dire tant que d'autres sources jusqu'à maintenant inconnues ne nous révéleront pas de nouveaux aspects de la vie des premiers chrétiens (entendons : ceux du 1^{er} siècle).

L'auteur écrit dans son introduction (p. 2) : « Nous avons voulu appliquer dans toute sa rigueur la méthode historique ». En effet, rien de plus vrai : ce qu'il a voulu, il l'a fait. Pas un instant le lecteur n'est trompé. Toutes les sources sont interrogées, mais jamais soumises à la torture. Leur silence n'est pas exploité au profit d'idées chères.

L'auteur a aidé ses lecteurs en disposant son appareil bibliographique à la fin de chaque chapitre, même de chaque section. Autre avantage précieux : les références s'inscrivent par ordre chronologique, les dernières indiquant les plus récentes parutions. Parvenu au chapitre sur l'eucharistie (p. 503) et à la section sur le sacrement de pénitence (p. 597), le lecteur canadien s'attend de trouver la référence à Emmanuel Bourque « Pour l'histoire de la Messe » (Québec, 1946) et « Histoire de la Pénitence-sacrement » (Québec, 1947) en raison de la valeur de ces deux ouvrages. Mais de la Nouvelle-France, que peut-il sortir de bon ? (!)

Après avoir lu un ouvrage aussi complet, on hésite à signaler des attentes insatisfaites. Risquons quand même deux remarques sous forme de questions :

1 — Au nombre des facteurs de la persécution néronienne, ne pourrait-on pas compter des influences sadducéennes (majoritaires au Sanhédrin) auprès de la cour impériale (grâce à Poppée) afin d'enlever aux chrétiens la jouissance du privilège juif (*religio licita*) ? Ne serait-ce pas là un sens